

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 5 JUILLET 1890

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—La Saint-Jean-Baptiste.—Poésie : Le mois de juin, par H. M.—1814, par Charles Ameau.—L'ami fidèle, par Fleurette.—Littérature : Dieu et le diable, par Alphonse Karr.—Choses et autres.—Poésie : A ma mère, par Emmanuel.—Lettre ouverte, par G. A. Dumont.—La mode pratique : un peu de chiffons, par Cousine Jeanne.—Académie de Mme Marchand, par X.—Feuilletons : Famille-Sans-Nom (suite), par Jules Verne.—Le Régiment (suite).—Usages et coutumes : L'hospitalité.

GRAVURES : La célébration de la fête Saint-Jean-Baptiste à Montréal : La procession défilant sur la rue Notre-Dame : Le char portant la grande bannière de la société.—Personnage allégorique : Le petit Saint-Jean-Baptiste.—Vue de l'arche élevée au coin des rues Notre-Dame et des Seigneurs.—Gravures du feuillet.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	\$50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

QUATRE-VINGT-CINQUIÈME TIRAGE

Le quatre-vingt-cinquième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de JUIN) aura lieu SAMEDI, le 5 JUILLET, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre



Depuis que l'almanach nous a annoncé la belle saison du renouveau, nous n'avons pas eu trois jours de beau temps consécutifs et c'est à désespérer des moissons si le gouvernement du Père Eternel ne s'en mêle pas. Que d'eau ! que d'eau ! et comme les vers de l'auteur du Lutrin nous reviennent à la mémoire !

On dirait que le ciel qui se fond tout en eau, Veuille inonder ces lieux d'un déluge nouveau.

De tous les points de la province nous arrivent les nouvelles les plus humides et partout on se plaint de ces pluies, qui sont dûes, paraît-il, à la

présence de nombreux icebergs qui, descendus du pôle, se sont introduits dans le golfe, en passant par le détroit de Belle-Isle.

A qui s'adresser pour demander un peu de soleil ? Aux saints ? Hum ! ils se trompent parfois, témoin ce qui arriva en France au siècle dernier :

On faisait une procession avec la châsse de sainte Geneviève pour obtenir de la sécheresse. A peine la procession fut-elle en route, qu'il commença à pleuvoir ; sur quoi l'évêque de Castres dit plaisamment : " La sainte se trompe, elle croit qu'on lui demande de la pluie."

Il nous faut donc prendre notre mal en patience et nous adresser, sans doute, plutôt à Dieu qu'à ses saints, comme le dit un vieux dicton populaire, quoiqu'il soit loin de ma pensée de vouloir mettre en doute le pouvoir d'intercession des membres de la cour du Tout-Puissant.

* * Et cependant cette eau dont nous nous plaignons, en ce moment, mais sans laquelle rien ne peut vivre, hommes, bêtes et plantes, il n'y a pas longtemps que nous en connaissons la composition.

Les anciens, dit le grand dictionnaire universel du XIXe siècle, envisageaient l'eau comme l'un des quatre éléments. Ils allaient même jusqu'à croire que par une ébullition prolongée l'eau pouvait se transformer en terre. Cette erreur s'appuyait cependant sur l'observation. Toutes les fois qu'on fait bouillir de l'eau pendant longtemps dans un vase de verre, une certaine quantité de silicate alcalin formé aux dépens du verre se dissout et reste comme un résidu terreux après l'évaporation.

Lavoisier le premier, en 1773, donna à ce fait sa véritable signification et prouva que le résidu de l'eau évaporée provenait du verre.

Ce ne fut cependant que dix ans plus tard, en 1783, qu'il définit par l'analyse et le synthèse que l'eau est composée d'hydrogène et d'oxygène.

Cette découverte ne semble pas des plus importantes à ceux qui ignorent les premiers éléments de la science et cependant, c'est de là et de la découverte de la composition de l'air, que date toute science la moderne.

De l'eau, il y en a partout, et la mer nous étonne toujours par son immensité, sa profondeur et ses richesses.

C'est la science, dit Esquiro, qui a découvert depuis moins d'un siècle, la véritable poésie de la mer. Les marins, en sondant les profondeurs de l'abîme, les météorologistes, en étudiant la charte des vents et les causes des tempêtes, ont beaucoup contribué à dissiper de vains et superstitieuses terreurs. Depuis qu'on craint moins cette masse d'eau agitée, on l'admire davantage.

* * " On peut voir l'Océan partout, dit Michelet, partout il apparaît, imposant et redoutable.... Sur le globe, l'eau est la généralité, la terre l'exception."

L'eau occupe les deux tiers de la surface de la terre, vous le savez, et je ne chercherai pas à faire tout un travail sur les merveilles de ce liquide, mais je tiens à vous signaler, une fois de plus, ce que l'un des courants d'eau les plus étonnants produit d'effet chez nous et en Europe, je veux parler du *Gulf stream*.

Ce courant (je ne le prends qu'au golfe du Mexique, pour simplifier la démonstration), situé sous la zone torride, est partout entouré de hautes montagnes qui y concentrent les rayons solaires comme au fond d'un vaste entonnoir et y engouffrent les feux d'un climat brûlant.

C'est de ce foyer que le courant équatorial s'échappe : on lui a donné le nom de *Gulf Stream*. Il se précipite à travers le détroit de la Floride et produit un flot impétueux de 900 pieds de profondeur et de 14 lieues de largeur. Il court avec une vitesse de 6 milles à l'heure. Ses eaux, chaudes, salées, sont d'un bleu indigo et diffèrent de leurs rives vertes formées par l'onde de la mer. Cette masse formidable détermine sur son passage une agitation profonde et suit ainsi son cours sans se mêler à l'Océan.

Comprimées entre deux murailles liquides, les eaux du *Gulf Stream* forment une voûte mouvante

qui glisse sur l'empire des mers, en repoussant au loin tout objet qu'on y jette en dérive. C'est un vaste fleuve au milieu de l'Océan. " Dans les plus grandes sécheresses jamais il ne tarit, dans les plus grandes crues jamais il ne déborde. Ses rives et son lit sont des couches d'eau froide. Nulle part dans le monde il n'existe un courant aussi majestueux. Il est plus rapide que l'Amazone, plus impétueux que le Mississippi, et la masse de ces deux fleuves ne présente pas la millième partie du volume d'eau qu'il déplace."

A l'aide du thermomètre, le navigateur peut suivre la grande veine liquide ; l'instrument, successivement plongé dans ses rives et dans son sein, indique des températures qui diffèrent de 52 degrés.

Puissant et rapide, le *Gulfstream* se dirige vers le nord, en suivant les côtes des Etats-Unis jusqu'au banc de Terre-Neuve. Là il subit le terrible choc d'un courant polaire qui charrie des icebergs énormes, de véritables montagnes de glace tellement puissantes, que l'une d'elles, pesant plus de 20 billions de tonnes, entraîna à trois cents lieues vers le sud le vaisseau du lieutenant de Haven. Le *Gulfstream*, aux eaux tièdes dissout les glaces flottantes ; les icebergs sont fondus, et les terres, les graviers, les fragments de rocher même qu'ils transportaient sont engloutis au sein des eaux. Les myriades d'infusoires ou d'animalcules qui pullulent dans le *Gulfstream* s'accroissent encore sur les monceaux de pierre. Les rocs, les matières terreuses, les débris de toute sorte, sont entassés, amoncelés, agglomérés pêle-mêle. Ils s'élèvent ; ils dépasseront le niveau de l'Océan pour former un jour des îles, et peut-être des continents. Déjà les bancs de Terre-Neuve se sont ainsi produits.

Le *Gulfstream* est vaincu dans ce combat formidable. Il est brisé par un choc aussi impétueux, et se subdivise en plusieurs courants. L'un d'eux s'élance au nord-est et va fondre les glaces de Norvège, dont il tiédit le climat. Il trouve encore assez de vigueur pour aller rejoindre l'Islande, et jeter sur les côtes de cette île des troncs d'arbres et des débris de bois qu'il a pris aux rivages du nouveau monde. C'est la seule provision de combustible que les habitants de l'Islande, gelés au pied d'un volcan, puissent mettre à profit.

Son bras droit pousse à l'est et se dirige vers les îles Britanniques, qu'il entoure d'une ceinture liquide bienfaisante et tiède. Il anime l'Ecosse et y fait verdoyer les prairies.

Son bras gauche pénètre dans la mer de la Manche, fait croître le figuier en Bretagne.

D'où vient ce courant, vous venez de le voir, mais a-t-il toujours existé, ne s'est-il formé qu'à une certaine époque et quelle est cette époque ?

Questions aussi impossibles à résoudre que celle du commencement des peuples et des cités disparus.

* * Oui, nous aidant même de la science, nous ne savons rien de précis au sujet des commencements de quelque lieu du globe que ce soit, et nous en sommes réduits aux déductions et aux hypothèses.

Au delà de quelques milliers d'années en arrière nous ne savons pas grand chose du passé et le récit du vieil auteur arabe, Mohammed Kaswini peut toujours s'appliquer à n'importe quel point de notre boule.

" Passant un jour, dit-il, par une ville très ancienne et prodigieusement peuplée, je demandai à l'un de ses habitants depuis quand elle était fondée.

—C'est, me répondit-il, une cité puissante ; mais pour vous dire depuis combien de temps elle existe, nos ancêtres étaient tout aussi ignorants que nous.

Cinq siècles plus tard, je repassai par le même lieu ; n'y apercevant aucun vestige de la ville, je voulus savoir d'un paysan, qui cueillait des herbes sur son ancien emplacement, combien de temps s'était écoulé depuis sa destruction.

—Sur ma foi, dit-il, vous me faites là une étrange question. Ce terrain n'a jamais été autre qu'il est à présent.

—Mais n'y eut-il pas anciennement ici une vaste cité ? lui demandai-je encore.

—Jamais, répliqua-t-il, autant du moins que nous en puissions juger par ce que nous avons vu ; e vous dirai même que jamais nos pères ne nous en ont parlé.